

Élisée Reclus d'après ses Lettres

S'il ne s'agissait que d'admirables Lettres, dont la vie et l'attrait demeurent aussi frais qu'au premier jour, nous ne manquerions pas de signaler ce volume final de la Correspondance d'Élisée Reclus (1). Mais un intérêt plus puissant nous y attache que le point de vue d'un amateur de belle prose : il s'agit surtout de la grande figure qui s'en dégage, et dont l'étude et la contemplation sont *pour nous*, à l'heure présente, riches d'enseignements. C'est pourquoi nous appuierons sur ce livre, qui vaut mieux qu'un livre pour qui sait en absorber la moelle.

Il fait bon tailler dans les feuillets d'une pareille vie pour se sentir d'accord avec elle, la commenter, l'interroger, la discuter parfois — et y puiser toujours des forces, une inspiration, la chaleur d'un magnifique exemple. Une phrase, un paragraphe cueillis au passage, une opinion ça et là, suffisent à composer un bouquet aux couleurs de l'homme qui écrivit ces Lettres, durant les quinze dernières années de sa carrière.

Élisée Reclus est en Algérie, où il a de la famille. Soleil, fleurs et parfums vibrent à sa fenêtre grande ouverte. « C'est ici qu'il ferait bon d'être heureux et de comprendre son bonheur ! » Mais il va nous parler de la « magistraille » : « Malgré les derniers froids, malgré la boue, malgré les huissiers de toute couleur et de toute race, malgré les juges, l'Algérie a l'air d'être dans une assez bonne phase de travail et de contentement. Les juges ! Hier soir, je dinai tranquillement en lisant le roman de *Jack*, lorsque la salle du restaurant a été envahie par quatre individus de la basoche ou magistraille, évidemment quatre hauts personnages (de céans). Ils s'assoient deux par deux à des tables éloignées et parlent à voix haute comme des gens qui ne craignent aucune indiscretion. L'un est juge de paix et traite les trois autres de canailles ; c'est l'honnête homme ou à peu près. Les autres ricanent en s'entendant appeler « voleurs ». Ils se vantent même. L'un d'eux raconte comment il se fait 3.000 francs d'économies avec 2.800 francs de traitement, comment lorsqu'il était employé au tribunal, il vendait les pièces à conviction ! Je savais ce qu'est la magistraille, mais je ne le savais pas encore assez ! En face de la maison d'où je vous écris, j'aperçois les murailles grises de la prison avec leurs étroits jours de souffrance... »

Ce n'est pas d'un effort voulu, pour obéir à un programme, qu'il pense, parle et agit en internationaliste. Il est citoyen de la terre aussi naturellement qu'il respire. Et la vue de « cette abominable et honteuse impasse de science française et science allemande... » lui donne mal au cœur.

(1) Élisée Reclus : *Correspondance*, tome III et dernier (Alfred Costes, édit.).

Parmi ses correspondants, il y a ces esprits bourrelés de doutes, ces casuistes, qui posent des questions ou demandent des certitudes. A ceux-là il répond amicalement mais sans détours ni crainte de les heurter : « Quant à la question discutée entre nous, je n'ai plus rien à dire, et nos arguments ne se heurtent pas comme des lances sur le bouclier. Je me bornerai à dire que tout homme bon, envahi par l'amour, doit mettre sa force, même sa force physique, au service de la bonté, que la défense personnelle et la défense collective sont légitimes et que la théorie de la « résignation » me paraît anti-humaine... Que malgré les horreurs de la guerre sociale, je suis pour les anabaptistes, les jacques, les vaincus et les opprimés de tout nom, de toute nation, de tout temps... » « Si amis que nous soyons, nous pouvons ne pas être d'accord... Il va sans dire aussi que je considère toute révolte contre l'oppression comme un acte bon et juste. » « Contre l'iniquité la revendication est éternelle. » Mais dire que « les moyens violents sont les seuls réellement sérieux », oh, non, autant dire que la colère est le plus sérieux des raisonnements ! Elle a sa raison d'être, elle a son jour et son heure, mais la lente pénétration de la pensée par la parole et par l'affection a une toute autre puissance... »

Il a ce riche fond d'humanité qui lui permet de tout comprendre, sans jamais rien excuser de ce qui est sans excuses, sans se lasser jamais d'agir, dans le sens de sa conviction inébranlable. Il a cette mâle tendresse qui marche d'accord avec une rigueur toujours prête à se manifester lorsque les idées chères sont en jeu. Jamais il ne lui viendrait à la pensée que pour être un militant, il faut s'interdire d'être un homme. Il termine une lettre à sa sœur par ces mots : « ... Enfin, tout est pour le mieux, et j'ai encore le plaisir de voir, d'entendre, de travailler, de penser... et d'aimer, ce qui vaut mieux que tout. » C'est à la même qu'il raconte comment s'est passé l'affaire de Florence, où il était cité comme témoin au procès de camarades italiens poursuivis pour avoir publié la traduction d'une de ses brochures. « ... L'avocat général insistait pour une peine double de celle qu'avait demandée son prédécesseur. Mais les huissiers, lecteurs ou juges — je ne sais quels sont leurs titres — ont commencé par bafouiller misérablement dans leur exposé. Puis, le camarade le plus inculpé, le traducteur de ma brochure, a parlé admirablement avec une grande simplicité et beaucoup de force contenue. Quant à moi, je me suis vu refuser la parole, mais l'avocat Ferri, avec lequel je m'étais entretenu préalablement, a parlé pour moi avec une singulière éloquence. Il est vrai que, malgré tout, son discours n'était qu'un plaidoyer et portait la peine du péché originel qui pèse sur toutes les paroles d'avocat... »

A un moment donné, quand il a parlé du jour où la forme de la propriété changerait, où elle deviendrait la propriété de tous, l'auditoire a été enlevé d'enthousiasme, jusqu'aux huissiers qui s'agitaient joyeusement sur leurs chaises en prévision de ces grands jours de l'avenir. L'opinion publique a-t-elle agi ? En tout cas, l'acquiescement général est prononcé, et nous sortons du prétoire entourés de toute une armée de policiers de bas étage, jeunes gens qui doivent gagner bien misérablement leur vie... »

Élisée Reclus déteste le confusionnisme. Il ne néglige jamais l'occasion de préciser son point de vue ou d'aggraver son cas aux yeux de l'adversaire. Il écrit à un rédacteur du *Figaro* : « Monsieur, on me communique l'article du *Figaro*, date inconnue, où vous parlez de moi avec une bienveillance dont je suis fort touché. Quelques erreurs de fait se sont glissées dans votre petit exposé, mais je ne les relèverai point, pour ne pas vous entretenir du haïssable moi. Je tiens seulement à relever une question toute générale que vous avez tranchée d'un mot : « J'aurais dû, dites-vous, en qualité de savant, ne pas m'occuper de politique ». Et pourquoi, je vous prie ? Si nous prenons la politique dans son sens le plus élevé, qui est le souci du bien public, pourquoi le savant devrait-il se l'interdire ? Et d'ailleurs, où commence le savant ? A quel moment de son existence faut-il qu'il se dise : « Me voici classé, spécialisons-nous sous peine de manquer au devoir » ? Combien de savants pourrais-je vous citer qui se sont « occupés de politique », sans que leurs contemporains les aient blâmés ! Ou bien faut-il approuver ceux qui ont réussi en conquérant le pouvoir ou les honneurs, et blâmer ceux qui sont allés en prison ou en exil?... » Et à Georges Renard : « Monsieur, ... Vous seriez probablement étonné si vos arguments m'avaient du coup convaincu de mon erreur. D'abord, je constate par nous-même que l'anarchiste-communiste... voit dans l'homme un être social non moins qu'un individu... Je me sens un avec le timonier du navire, avec le chauffeur, avec le mécanicien, avec le sondeur, avec celui qui, par les cartes, connaît le chenal, avec les marins qui le sondèrent, avec les constructeurs du navire et les géomètres qui en ont rendu la construction possible. Si quelque malotru vient par des menaces troubler cet ordre merveilleux je me révolte, car cet ordre, cette menace, diminuent ma liberté qui s'était si grandement, si noblement épanouie en moi dans la joie de l'œuvre commune. En un mot, l'organisation est toujours défectueuse, régressive, en proportion des outrecuidances individuelles et des violences autoritaires qu'elle renferme ; toujours belle et bonne en proportion du libre accord qui l'anime. »

Dans cette correspondance, les artistes, les individualités fortement accusées, voisinent avec les groupes de camarades répandus de par le monde. Élisée Reclus n'a pas pour ces derniers un langage et une attitude différents de ceux qu'il adopte envers les autres. Il remercie Henry Van de Velde pour l'envoi de sa brochure sur William Morris : « Une de vos appréciations me paraît dépasser un peu la mesure. Donner un rôle « unique » à Morris, n'est-ce pas trop ? Chez les Florentins et autres républicains

des grandes époques de ferveur artistique et révolutionnaire, chez les Huguenots qui moururent sur le bûcher, moins comme Huguenots que comme libres-penseurs et révoltés, chez les ouvriers du moyen-âge, n'avons-nous pas eu des Morris, dont la poésie nous reste encore inconnue, mais n'en était pas moins réelle ? » Et il ne prend pas un autre ton en envoyant ces recommandations à des camarades de Barcelone : « ... Evitez les spécialisations ; n'appartenez ni aux patries ni aux partis, ne soyez ni Russe ni Polonais, ni Slave ; soyez des hommes avides de vérité, dégagés de toute pensée d'intérêt et toute idée de spéculation vis-à-vis des Chinois, Africains ou Européens : le patriote en arrive à détester l'étranger, à perdre le sentiment de justice qu'illuminait son premier enthousiasme... » Un jeune homme lui a envoyé le premier numéro d'un journal qu'il vient de fonder avec des amis. On peut être un vieillard de soixante-quatorze ans, absorbé par le travail, et ne pas estimer que l'on perd son temps ou condescend, à lire une petite gazette d'étudiants. Mais il livre à l'envoyeur ses impressions : « Le journal semble, par mainte phrase des articles, s'adresser spécialement à des étudiants comme classe distincte, comme une sorte d'aristocratie intellectuelle. Hélas ! en tant que caste, la gent estudiantine reste, par cela même, inférieure à la foule des travailleurs, car celle-ci combat pour tous, et non pas pour une simple classe. Tout privilégié ne doit avoir qu'une ambition : abdiquer son privilège. »

Parmi ces effusions d'une existence proche de son terme, il n'en est pas de plus intimes que les lettres à Nadar ou à Clara Mesnil. Au premier, « son copain », il confie des choses comme celles-ci : « Un sourire, un regard, un geste d'affection, cela est plus pour moi et pèse davantage que toutes les misères de ce bas monde ». Et à Clara Mesnil, il fait, entre autres, cette confession : « ...Le « mépris des hommes », je ne l'ai jamais eu, même quand l'excès de jeune virilité m'avait empli d'outrecuidance. L'ivresse causée par les mille lectures et impressions entremêlées m'a fait souvent déraisonner, même elle a pu me démoraliser en apparence, mais en apparence seulement : les oscillations diverses me ramenaient toujours au centre de gravité qui était « la violente amour » des hommes. Quant à mes premières pages de l'*Histoire d'une Montagne*, je me demande si, au fond, elles n'ont pas un défaut, le manque de sincérité. Autant qu'il m'en souvient, j'étais alors en prison et, de plus, je sentais autour de moi le mur épais, presque impénétrable, de la haine, de l'aversion du monde entier contre la Commune et les Communards. Peut-être que je me suis raidi et que ce mouvement a combattu ma véritable nature... »

Au commencement de février 1905, Élisée Reclus est venu à Paris « où m'appelaient les camarades pour parler de la Russie et de la Révolution. Hélas ! je devrais leur parler en paroles de feu et je n'ai qu'un souffle asthmatique à leur donner. Cependant j'y mettrai toute mon âme. »

Reclus a soixante-quinze ans. Au dernier moment ses forces physiques l'ont trahi. Il écrit à son très cher Kropotkine : « Je dois te dire qu'à Paris je n'ai pu faire mon discours ; empoigné par la joie de me